

Sunsiaré la Passagère

Elle était belle, très belle, blonde, très blonde, elle était cancer ascendant scorpion (les connaisseurs sauront apprécier). Elle se tua avec Roger Nimier, à bord d'une Aston Martin, sur l'autoroute de l'Ouest. C'était le 28 septembre 1962. Elle avait vingt sept ans. Lors, elle naquit à la légende, à sa propre légende d'« Iseult moderne », d'« héroïne de Maeterlinck » ou de « sœur de Monelle » dont le souvenir hantera la mémoire de beaucoup et, souvent, de beaucoup des gens de lettres qu'elle aura sollicités et fréquentés.

Car, en effet, fût-elle cousette, mannequin ou figurante dans un film de cinéma et un film publicitaire, elle voua une passion – passion mêlée d'exaltation adolescente, d'idéalisme cavalier et d'entêtement – à la littérature, à une littérature plutôt pétrie d'étrangetés romanesques, de symboles, d'enchantements, de romantismes mystérieux et de « soleil filtré par la forêt » – à, pourrait-on dire, une littérature gracquienne. Or, il s'agit bien de cela, des romans de Julien Gracq dont *Au Château d'Argol* lui fut un délice qui, durablement, l'imprégna pleinement.

Mais, certes, d'autres littérateurs la requirent auxquels elle se donna d'âme et parfois de corps : Guy Dupré qui s'en souvint longtemps et l'évoquera en ouverture de ses *Mancœuvres d'Automne*, et à qui elle écrivit « mais je ris toujours, car il n'est pas de hasard, et tout arrive... Atteindre une fois aux violences mortelles car la mort est ma compagne » ; Gilbert Durand ; et Raymond Abellio, qu'elle éblouissait, et dont, tout en scrutant *La Fosse de Babel*, elle s'intéressa fort aux complexes magies et autre *Structure Absolue*.

Quant à l'auteur, Lucien d'Azay, il nous dévoile Sunsiaré peu à peu, par touches que l'on qualifiera d'impressionnistes. D'abord, au travers de témoignages : des écrivains précités comme de ceux de son fils Caryl, de sa mère, etc. ; puis, en restituant la France des années 50 et 60, d'Yvonne de Gaulle, des flippers, de l'OAS, des juke-box, du twist, de *Jules et Jim*, de la crise algérienne, des craven A... ; enfin, en élaborant une manière de livre labyrinthique, de livre-gigogne, de palimpseste, où lui-même convoque ses souvenirs, ses amours et où, par exemple, à sa relation avec une certaine Esther se substitue progressivement, en effet, d'abord s'y confondant, puis l'occultant, à la recherche de Sunsiaré.

Une œuvre nostalgique ? D'évidence. Voire même *de* nostalgie, en tant qu'elle est moins mièvrerie qu'interrogation du temps perdu. Une œuvre de fine et méticuleuse remémoration qui néanmoins laisse place à quelque chose de vague, de flou, de la couleur du souvenir rongé par l'oubli, où le lecteur couchera à son tour sa propre rêverie.

Un livre passionnant qui donne envie de se passionner pour celui que Sunsiaré de Larcône venait de publier avant de trépasser : *La passagère*.

Arnaud BORDES

Lucien D'AZAY, À la recherche de Sunsiaré. Gallimard.